



**LES VOIES  
DE LA  
CRÉOLISATION**

**ESSAI SUR  
ÉDOUARD GLISSANT**

**ALAIN MÉNIL**

**LES VOIES  
DE LA  
CRÉOLISATION**

**ESSAI SUR  
ÉDOUARD GLISSANT**

© 2011, DE L'INCIDENCE ÉDITEUR  
Dépôt légal : aout 2011 – tous droits réservés  
ISBN 978-2-918193-11-1

**DE L'INCIDENCE ÉDITEUR**

*En souvenir de ceux que ma mémoire chérit.  
À Geneviève et à Mano.*

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Sauf indications contraires, les citations et références contenues dans le texte renvoient aux sources suivantes.

### OUVRAGES CITÉS D'ÉDOUARD GLISSANT

*SC* : *Soleil de la conscience*, Paris, Gallimard, 1997 (première édition, Paris, Seuil, 1955)

*IP* : *L'Intention poétique*, Paris, Seuil, 1969

*DA* : *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981

*PR* : *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990

*IPD* : *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996

*FM* : *Faulkner Mississippi*, Paris, Stock, 1996

*TTM* : *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997

*MI* : *Le Monde incréé*, Paris, Gallimard, 2000

*CL* : *La Cohée du Lamentin*, Paris, Gallimard, 2005

*NRM* : *Une nouvelle région du monde*, Paris, Gallimard, 2006

*MDE* *Mémoires des esclavages*, Paris, Gallimard-La documentation française, 2007

*EBR* : *Les Entretiens de Bâton Rouge*, Paris, Gallimard, 2008

*Qlm* : *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi*, Paris, Editions Galaade/Institut du Tout-monde, 2007 (Avec P. Chamoiseau)

*PhR* : *Philosophie de la Relation* Paris, Gallimard, 2009

*AT-m* : *La Terre, le feu, l'eau et les vents, Une anthologie du Tout-monde*, Avant-propos, Paris, Galaade, 2010.

*IL* : *L'Imaginaire des langues*, Paris, Gallimard, 2010

*A* : *Revue Acoma*, 5 numéros parus entre janvier 1971 et avril 1973 ; Paris, François Maspéro.

### OUVRAGES COLLECTIFS

#### SUR GLISSANT

*HORIZONS* : I, 47 *HORIZONS d'Édouard Glissant*, Actes du Colloque de Pau 1990, Yves-Alain Fabre et Antonio Ferreira de Britos.s.l., Éditions JSD, 1992, p. 34. Cf II, 57 VII, 17, VIII 9

*Poétiques* : II, 42 *Poétiques d'Édouard Glissant*, Actes du colloque international de Paris-Sorbonne, mars 1998, éd. Jacques Chevrier, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999  
III, 62 VI, 54, VII, 10.

**SUR L'HISTOIRE COLONIALE ET LE POST-COLONIAL :**

CC : *Culture coloniale en France, De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS éditions/Autrement, 2008

ECA : P. Weil et St. Dufoix (dir) *L'esclavage, la colonisation et après...*, Paris, P.U.F., 2005

FC : P. Blanchard, N. Bancel, S. Lemaire (dir.), *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte-Poche, 2006

MET 1, MET 2 : *Métissages*, Actes du Colloque International de Saint-Denis de la Réunion, 2-7 Avril 1990, Paris, Université de la Réunion/L'Harmattan, 1992, T1 Littérature-Histoire Paris, (textes réunis par J-C Marimoutou et J-M Racault), Cahiers CRLH-CIRAOI n°7, L'Harmattan, 1992 ; T2 Linguistique et Anthropologie, (textes réunis par J-L Alber, C. Bavoux et M. Vatin) Publications de l'U.R.A. 1041 du CNRS, Université de la Réunion/L'Harmattan, 1992

RC : C. Coquio (dir), *Retours du colonial ?*, Nantes, L'Atalante, 2008

RPc : *Ruptures postcoloniales* (s.d. N. Bancel et alii), Paris, La découverte, 2010

SPc : M-C Smouts (éd), *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008

# LIMINAIRES



**ESQUISSES  
POUR UN PORTRAIT  
EN BIAIS  
D'ÉDOUARD GLISSANT**

Il est dit dans *La Lézarde* que « tout homme est créé pour dire la vérité de sa terre, et il en est pour la dire avec des mots. »<sup>1</sup>

Écriture et théorie forment trame chez Glissant : elles ne coexistent pas à part l'une de l'autre. Toujours elles se relancent, se relayant et communiquant par plus d'un fil, au cours d'une œuvre qui se refuse à tenir pour séparés les genres littéraires et les modes d'écriture. Immense, cette œuvre traverse tous les genres ; on y compte des romans, dont quelques-uns forment à eux seuls un cycle romanesque, mais aussi des essais, de la poésie, une pièce de théâtre, un ensemble destiné au théâtre mais qualifié de *poésie*, etc.. Certains des essais sont eux-mêmes référés à des divisions en domaines de la philosophie (Poétique, puis Esthétique), ou s'amuse à varier leur appartenance à des formes instituées (Discours, Essai, Traité). À chaque fois, la règle du genre est déjouée ou détournée : ainsi, *Philosophie de la Relation* est-il sous-titré *poésie en étendue*. Loin de s'enfermer dans les circonscriptions qui scellent l'appartenance au genre sous lequel sera rangé académiquement chaque titre, toute l'œuvre de Glissant s'affirme dans la contestation active des frontières qui commandent le principe de ces divisions. Ses écrits ne traversent donc les genres que pour en menacer aussitôt l'identification et l'assignation à un territoire. Ainsi, *Soleil de la conscience*, cette œuvre séminale en bien de ses aspects, est-il tout à la fois un essai, une manière de récit de formation et un recueil de poèmes. L'Œuvre ne se laisse pas épuiser par les genres qu'elle revendique ou dans lesquels elle s'inscrit. Un échange constant d'un livre à l'autre fait qu'ils se répondent

---

<sup>1</sup> Édouard Glissant, *La Lézarde*, Paris, Seuil, 1958, p.105.

et qu'une page lue ici se prolonge ailleurs, non sans connaître d'amples développements et ajustements. C'est sans cesse qu'une perception sensible nourrit une proposition théorique, et que celle-ci relance le Poème, obéissant ainsi à un projet d'ensemble véritablement indéfini : « L'artiste devient un réactif. C'est pourquoi il est à lui-même un ethnologue, un historien, un linguiste, un peintre de fresques, un architecte. *L'art ne connaît pas la division des genres.* »<sup>2</sup>

Pour autant, je me suis tenu, par souci de systématisme et de rigueur dans notre approche, à ce qui se laisse communément appréhender comme *essai*. Cette décision peut, par bien des points, susciter des réserves, ou appeler des critiques justifiées. Et elle ne va pas sans inconvénients, puisque c'est se priver des échos que les œuvres font entendre, par-delà les limites de leurs genres. Ainsi, certaines pages du roman *Tout-monde* répondent aux thèmes ou aux thèses soutenues dans le *Traité du Tout-monde*, ou la *Poétique de la Relation*. Mais je ne souhaitais pas éclairer la pensée de Glissant par ce qui serait énoncé dans l'éclat d'un poème, ou porté par la conscience épique régissant l'entreprise romanesque, pas plus que je ne souhaitais utiliser l'approche théorique pour éclairer l'opacité de la Littérature. Rien ne paraît plus faux que l'idée que, seul, le discours théorique puisse venir éclairer la métaphore ou la fiction, sinon de penser encore plus faussement que celles-ci viennent donner de la chair aux idées. N'est-ce pas Glissant lui-même qui nous alerte contre cette tentation lorsqu'il expose – ironiquement, semble-t-il, à la fin de *Soleil de la conscience* ce qui m'est toujours apparu comme une sorte d'Utopie littéraire négative : « Qui n'a rêvé du poème qui tout explique, de la philosophie dont le dernier mot illumine l'univers, du roman qui organise toutes les vérités, toutes les passions et les conduit et éclaire ? »<sup>3</sup> La

<sup>2</sup> Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p.438 (Dorénavant, DA).

<sup>3</sup> Édouard Glissant, *Soleil de la conscience*, Paris, Gallimard, 1997, p.84 (Dorénavant, SC).

première faute consisterait à tenir pour assuré qu'une œuvre d'une telle ampleur finisse par se donner entièrement à l'inquisition de l'interprétation. La deuxième faute tient à l'ignorance même des « genres littéraires », comme au statut de l'énonciation. Le propre de la fiction est d'échapper au dogmatisme de la prédication – en bonne logique, il n'y a ni vrai, ni faux. Comment, sans injustice, attribuer à Édouard Glissant les propos, les pensées qu'il prête à ses personnages? Un exemple : « Chaque pas est un mot, le mot te déporte et tu tombes *mais comment parler tout ce parler qu'il faut...* »<sup>4</sup>. Si accordée soit cette incise aux positions que Glissant développe au sujet du langage, et notamment du rapport de la parole qui se cherche à l'abîme dans lequel elle menace de tomber, il n'est pas sûr qu'on puisse l'attribuer en toute justesse à l'auteur, – même s'il a nécessairement fallu que l'écrivain Édouard Glissant ait lui aussi affronté « tout ce parler qu'il lui faut parler ».

Mais s'il fallait, cependant, justifier la décision de privilégier ce qui prend chez lui la forme de l'« essai », ce serait précisément pour le motif qu'elle est, de toutes les catégories, celle qui convient le mieux à ce qui résiste, par principe, à toute unité définitionnelle, comme à toute limitation générique.

Un souci proprement philosophique parcourt l'œuvre et la pensée de Glissant, et sous-tend sa critique constante des abstractions et des généralités. Parce qu'il s'agit pour lui de restituer dans l'épaisseur d'une langue la vérité d'une expérience complexe, la saisie de son unité n'a pu être que problématique, et problématisée par un travail de la langue opérant sur la langue même. En régler les usages suppose une attention soutenue à ce qui y fera obstacle, ou en sera contrefaçon.<sup>5</sup> De la même façon, parce qu'il s'agissait pour

<sup>4</sup> Édouard Glissant, *Malemort*, Paris, Seuil, 1975, p.17.

<sup>5</sup> Le chapitre homonyme de *L'Intention poétique* est peut-être ce qui contient et exprime de la façon la plus dense cette patiente élaboration d'une langue neuve, apte à la rencontre et à la traversée des autres langues et discours. La critique de la notion de genre est une constante chez Glissant. Cf. à titre d'exemple parmi ses dernières œuvres, *Philosophie de la Relation* et les entretiens avec Lise Gauvin, repris dans *L'Imaginaire des langues*.

moi de suivre le travail proprement conceptuel que Glissant élabore sur plus de cinquante ans, je me suis résolu à m'en tenir à ce qui, chez lui, s'apparente le plus au lieu même où le concept s'élabore et se travaille – la philosophie. Cela ne va pas sans risques. Mais cette décision avait, au moins, l'avantage de tracer à même l'œuvre théorique le cheminement qui s'opère entre métaphore et concept.

## 1. L'ÉCRITURE ET L'EXERCICE D'ADMIRATION

Il est rare que chez un artiste, les motifs théoriques soient séparables des affirmations de l'Œuvre, où la puissance active de nombre d'énoncés se vérifie ou s'éprouve comme autant de manifestes existentiels. Pour celui qui demeure jusqu'à présent hostile au principe même de tout Centre, un tel refus se sera d'abord accompagné d'une expérience remarquable du Divers, ce que l'œuvre ultérieure confirmera en chacun de ses développements. Il paraît alors impossible de ne pas souligner combien les principaux motifs mis en place dès *Soleil de la conscience* s'inscrivent et s'élaborent dans une conscience aiguë de sa propre singularité. En témoigne une soif rarement exprimée jusque-là, parmi les auteurs antillais de sa génération ou de celle qui précède, d'arpenter le Monde – le *tout* et le *divers* du monde, et de le saisir tel, constant et dissemblable. Ce qui force l'attention aujourd'hui dans cette œuvre séminale, c'est très précisément le tressage noué entre l'affirmation d'un projet de pensée qui est aussi un projet de vie, et son expérimentation conjointe dans le tissage des jours. En relisant ainsi quelque cinquante ans après la première publication certaines pages de ce premier essai, nous sommes d'autant plus frappés par la manière très singulière dont Glissant y épelle les étapes de ce qu'on pourrait considérer comme la formation d'une conscience, et qui apparaît à mi-chemin de la notation personnelle et de l'abstraction généralisante. Pourtant, les éléments directement puisés dans l'observation de la vie immédiate, ou référables aux termes habituels d'une biographie

singulière sont rares dans cette œuvre : l'abstraction (parfois) le dispute à la pudeur. Rares, les éléments d'une autobiographie n'y apparaissent qu'à la condition d'une stylisation distante.

Mais s'il est un trait remarquable, entre tous, dans la manière dont Édouard Glissant aborde, dans ses essais, les œuvres qu'il commente ou les artistes auxquels il revient régulièrement depuis ses premiers textes, c'est bien ce mélange singulier d'admiration, de ferveur, et surtout d'attention pour ce qui en fait l'insigne singularité. Le commentaire, discret, mais précis, consigne dans l'épure d'une notation le fruit d'un dialogue longtemps entretenu avec ce qui en a suscité le motif. C'est là aussi, autre trait remarquable, manière de suggérer au lecteur ce que toute œuvre doit à ceux dont elle se sera nourrie. Tel est le saut que réclame de son lecteur le souci de l'Œuvre qui préside au projet de Glissant : son unité organique est inséparable du commerce qu'elle entretient avec ses égales, comme s'il n'y avait de pensée possible de la Relation, que dans l'instauration véritablement conséquente d'un dialogue prolongé, et soutenu. L'admiration s'y montre exigeante, quand l'éloge ou l'approbation laisse passer dans une incise la formulation d'une réserve, l'impatience d'un dépassement à opérer. Rarement univoque ou unilatéral, le commentaire que Glissant affectionne tout particulièrement opère dans l'entre-deux d'une écoute attentive et d'un silence interrogatif. Édouard Glissant ne s'interdit donc nullement l'expression de critiques parfois assez vives, et encore moins de marquer, d'un abord net, la ligne qui sépare des conceptions parfois inconciliables. Mais il invite d'abord son lecteur à s'approcher en sa compagnie de certaines questions, pour en mesurer la grandeur et l'urgence, lors même que les réponses manqueraient, ou failliraient à leur tâche. C'est pourquoi on trouve chez lui si peu de notations dépréciatives portées sur ses contemporains. Tout au contraire, ce qui domine constamment, sur près de cinquante années de publications, c'est bien ce qu'il faut considérer comme une vertu : un sens de l'approche, sinon une science du tact, dont la tonalité privilégiée serait volontiers l'éloge et la louange.

Si l'on voulait caractériser plus soigneusement l'angle retenu par Édouard Glissant pour dialoguer avec un certain nombre d'écrivains, on dirait qu'il ne s'en rapproche que pour extraire le noyau affirmatif de l'œuvre, et la concrétisation positive de la rencontre effective, entre lui, Édouard Glissant, et l'œuvre retenue. Comme s'il s'était soumis à un protocole strict pour parler de ses pairs – et retenir dans l'élan d'une parole le partage d'une rencontre entre deux sensibilités, deux intelligences, deux manières de faire entendre la pulsation du monde et de continuer à la faire résonner, une nouvelle fois encore, dans l'esprit de son lecteur : une logique de l'écho ou de la résonance. Ou, si l'on préfère, une manière de sceller l'entrée en Relation. C'est suggérer par là que toute lecture authentique ne peut s'engager réellement, si elle ne s'est pas, initialement et sans réserve aucune, accordée d'emblée à cette modalité de l'attente et de l'ouverture qui participe du sens véritable du dialogue. Cela pourrait définir aussi le rapport que l'œuvre d'Édouard Glissant entretient avec celle des autres écrivains qu'il a constamment commentés, comme Segalen, Saint-John Perse, ou Faulkner. La compréhension suppose une capacité certaine de s'ouvrir à ce qui a été créé ou pensé autrement, en un autre temps, comme en d'autres lieux. Emprunts, citations, tout ce qui marque le principe de l'échange entre les œuvres trouve d'abord son sens et sa justification dans cette capacité première à accueillir l'inconnu, à en saisir la loi propre de composition, et à lui offrir une place appropriée à sa singularité.

Cette qualité n'est pas toujours aisée à maintenir dans l'espace de la Cité. Cela n'interdit nullement qu'en d'autres endroits, Édouard Glissant ne réponde à l'urgence du présent, ce dont le texte cosigné avec Patrick Chamoiseau et intitulé *Les murs tombent* pouvait nous avertir. Publié initialement dans le quotidien *L'Humanité*, cet appel dirigé contre une politique fondée sur le sentiment identitaire le plus étroit, et faisant peser un soupçon xénophobe contre les populations en provenance des territoires perdus de l'empire colonial, montrait de la façon la plus éclatante la perti-

nence des concepts propres à Glissant pour répondre aux urgences du moment. Le ton polémique, la vivacité de certaines questions obligent parfois à se départir des attitudes visant à préserver la Littérature dans sa revendication légitime à une autonomie radicale de son plan d'exercice. Ce principe éminemment justifié d'une autonomie esthétique passerait alors pour prudence cauteleuse dans l'ordre des actions et des déclarations publiques. Autres régimes de la parole et de l'intervention, sans doute, et qui s'imposent à l'écrivain quand il lui faut parfois répondre clairement et sans détour à des propos inacceptables ou à des actes inqualifiables.

Mais il ne me semble pas que le temps de l'Œuvre soit homogène, chez Glissant du moins, au temps de la Cité : la première sait d'une science ironique qu'elle s'inscrit sur un autre plan, quelque aigu soit son regard porté sur le Monde. Il ne s'agit pas, par là, d'inscrire l'œuvre de Glissant sous l'égide d'une conception pérenne de la Littérature, encore moins d'ignorer par quelles lignes de segmentation elle contribue à défaire les présupposés ou les schémas de pensée qu'elle jugerait obsolètes ou dirimants pour notre situation présente. Il faut simplement souligner l'extraordinaire écart qui peut se manifester entre l'inscription de l'œuvre dans sa propre actualité, et sa capacité à nous projeter dans une dimension qui est l'équivalent d'un absolu. Glissant nous y invite d'autant plus sûrement qu'il affirme que « l'œuvre d'utopie est désir et recherche d'éternité. »<sup>6</sup> De fait, il y a, et spécialement dans les derniers textes, un Oui confiant adressé à la beauté du monde, une sensibilité émue à nommer la fragilité ténue de toute chose saisie au plus vibrant de sa manifestation première, qui contraste abruptement avec ce que son œuvre excelle aussi à nommer et désigner – la violence d'une Histoire du monde faite de razzias et de négations, et écrite à l'ombre protectrice et cruelle des victoires sans mémoire, quand ce n'est pas sous la dictée du Maître.

6 Édouard Glissant, *La Cohée du Lamentin*, Paris, Gallimard, 2005, p. 223. (Dorénavant, *CL*)

Au regard de cette orientation incontestable de l'œuvre, une tout autre dimension doit être reconnue. Une pensée de l'Utopie irrigue en effet constamment l'œuvre de Glissant, où elle va s'affirmant, suggérant bien souvent à son lecteur la promesse d'un temps-à-venir, comme d'un mode de pensée à conquérir. C'est ainsi que « nous sommes au moment où se délite une harmonie indivisible du monde, et des conceptions qu'on en a inférées, et où des myriades d'harmonies partielles levées de partout concourent à une sorte de disharmonie généralisée, dont l'écrivain sent bien qu'il ne peut l'explorer qu'en renonçant d'abord à cet indivisible qui l'avait établi, lui, *souverain et prophète*, dans son lieu et sa parole. »<sup>7</sup> S'agirait-il pour Glissant, ou le Poète, de devenir en retour, ou en réaction, le souverain et le prophète du Tout-monde ? Si l'on veut atténuer le messianisme, prédominant dans l'usage incantatoire qui est parfois fait de la notion de Tout-monde, pour y entendre plutôt un appel à opérer une conversion de notre pensée, alors il convient de souligner la part d'Utopie présente dans cet appel constant à « renoncer à l'indivisible », selon la formule inaugurale du grand livre sur Faulkner. Bien qu'il se défende ailleurs de *prophétiser*, Glissant n'hésite pas à transformer le Dit de la relation en une Clameur qui fait éclat de toutes parts – ce qui ne va pas sans imprimer une tension certaine aux derniers textes, qui semblent en effet reprendre à leur compte la posture romantique du poète Voyant, médiumnique.<sup>8</sup> D'un côté, le *Traité du Tout-monde* est en effet l'expression unique et singulière de monades en exil ou en errance : « Un Traité du Tout-monde, *chacun* le

7 Édouard Glissant, *Faulkner Mississippi*, Paris, Stock, 1996, p.13. Je souligne. (Dorénavant, *FM*)

8 « *Je devine que nous sommes là en état de médiumnité*. Nous y qu'êtes peut-être avant tout les *signes avant-coureurs* de la totalité qui aujourd'hui nous sollicite. » Édouard Glissant, *Traité du Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997, p.164 ; je souligne. (Dorénavant, *TTM*) Il précise à Lise Gauvin la portée de cette approche en l'opposant au concept classique de l'art, qui célèbre « la singularité et l'exceptionnalité d'une communauté donnée. » Celui dont il se réclame alors est « un art de divination », un « art tremblant ». (*L'Imaginaire des langues*, Paris, Gallimard, 2010, p.95 ; dorénavant, *IL*)

recommence à chaque instant. »<sup>9</sup> De l'autre, le cri ne tend à la parole que parce qu'il semble faire chorus : « Si le cri est repris par quelques-uns et par tous, il devient parole. Chant commun. Le cri et la parole se relaient pour faire lever le possible, et aussi ce que nous avons toujours cru l'impossible, de nos pays. »<sup>10</sup>

Cette conviction, il est vrai, n'est pas séparable des contraintes auxquelles l'œuvre s'est mesurée, dès lors qu'elle s'est construite dans le sillage d'une parole qui l'avait précédée, qu'elle eut à la corriger, ou à faire entendre ce qui jusque-là était rumeur étouffée. Le Dit du monde suppose une attention particulière à ses éclats. Et il est des situations où l'on ne peut éviter la confrontation de l'Utopie à ce qui lui est le plus extérieur – le ressassement stérile des vieilles formules usées. La critique constante que Glissant adresse au primat de l'Un sur le Divers, option que la pensée occidentale a systématiquement privilégiée selon lui, croise en effet un diagnostic qui concerne, cette fois, la forme que prend le Monde dans son devenir : une nouvelle unité doit surgir, s'il est vrai que l'ancienne était liée à ce travers de la pensée (privilège du Un), ainsi qu'à l'état d'une relation traductible en termes de forces inégales :

Renoncer à l'indivisible du monde, c'est apprendre une nouvelle approche du monde, c'est jouer la totalité de son œuvre dans cette approche.

Quelle que soit l'attitude qu'il aura adoptée dans son rapport à l'Autre, et quelle que soit la vision globale qu'il s'en est donnée, l'écrivain n'a d'autre recours que de perturber cette vision par l'œuvre, et même après qu'il l'a exprimée par l'œuvre. Car enfin, il faut renoncer à l'indivisible. À la terrible unicité.<sup>11</sup>

À l'instar de cette recommandation qu'il énonce à propos de Faulkner, tout lecteur de Glissant sait comment son œuvre entre constamment en relation double avec son propos – et quelles perceptions elle aura eues à déplacer, à perturber, à *faire trem-*

9 *Ibid*, p.177 ; je souligne.

10 *Ibid*, p.233.

11 *FM*, p.13.

bler, en opérant d'abord sur nos propres catégories. Si notre Monde est celui de la diversité, et que la dimension nouvelle de la relation fait de la Multiplicité une détermination fondamentale, la reconnaissance de ce qui fait l'unité de notre monde est « conscience de la diversité du monde, non pas de sa disparité, mais de la solidarité de ses différences »<sup>12</sup>. Et c'est dans ce dédoublement, ou ces déplacements internes autant qu'externes, qu'elle se déploie effectivement entre Critique et Utopie.

## 2. SINGULIER PLURIEL

Disons-le très simplement : il y a un paradoxe dans la situation d'Édouard Glissant, comme il y a une *excentricité* de sa position.

En effet, si Édouard Glissant est un écrivain salué et reconnu par ses pairs, son œuvre ne bénéficie pas, en France tout au moins, d'une notoriété comparable à celle qu'elle suscite internationalement. Sa récente disparition, en dépit des hommages éclatants qui lui furent rendus, a plutôt confirmé ce constat mélancolique. Mais méconnaître a-t-il jamais empêché d'honorer et de louer ? Pour autant que l'on puisse mesurer son importance, en observant comment nombre de ses concepts ou de ses problématiques ont suscité l'intérêt d'auteurs aussi divers que Edward W. Said, Homi K. Bhabha, Stuart Hall ou Paul Gilroy, l'on est bien obligé de reconnaître que c'est « au loin » que cette pensée ouverte sur le Monde a rencontré ses vrais lecteurs, suscitant débats et interrogations. Ce constat apparaît encore plus nettement dès que l'on s'éloigne du territoire des études savantes et universitaires, ou que l'on abandonne la perspective introduite par l'acclimatation toute récente de ce qui se présente ici comme le nouvel enjeu académique

<sup>12</sup> Édouard Glissant, *Philosophie de la Relation* Paris, Gallimard, 2009, p. 31. (Dorénavant *PhR*). La nouvelle unité ainsi conçue ne repose plus sur la subsomption du divers multiple sous le Un de l'Être, mais par l'affirmation têtue et joyeuse des étants. Écrire à leur sujet, et non plus *au nom* de l'Être, est rappelé constamment depuis *Poétique de la relation*. Une formulation ramassée de cette problématique se trouve en *IL*, p. 30-32.

– la question des *cultural studies* ou des *études postcoloniales* : on s'aperçoit assez vite que le nom d'Édouard Glissant demeure, à beaucoup, peu familier. Il n'est pas rare qu'on le confonde avec d'autres écrivains des Antilles, même si, parfois, le rapprochement se fait au prix de maintes distorsions de sens. Et une conversation impromptue engagée avec des interlocuteurs habituellement avertis réserve trop souvent une surprise cruelle : on connaît Césaire, on semble avisé de l'existence d'un courant littéraire inscrit sous le nom de la Créolité, mais Glissant... Non, on ne voit plus très bien. Il y a un contraste saisissant entre une reconnaissance réellement attestée de par le monde, et la non moins remarquable discrétion de sa réception « française ». On observera simplement qu'à l'instar d'autres auteurs tout aussi importants, Glissant est moins lu qu'il n'est cité, et ce n'est pas une confrontation de sa situation à sa réception « antillaise » qui démentira ce constat : Glissant est tenu depuis toujours pour un auteur difficile, voire obscur et hermétique. Circonstance aggravante : il n'a nullement cherché à « écrire » au nom des autres. Il n'aura donc tenu aucune des fonctions par lesquelles il aurait pu passer pour le chantre de la « réalité antillaise », ou pour la « voix de la conscience », ou pour le « porte-parole » de la communauté ignorée.

L'œuvre de Glissant, donc, n'est pas *populaire*. D'emblée, elle se refuse à qui, confondant littérature et communication, attendrait de l'écrivain qu'il vienne seulement redorer les lieux communs de la conscience sociale. On n'y trouvera pas plus de concession aux clichés de l'exotisme, que d'accommodement aux demandes politiques qui pourraient être adressées à la littérature dans la perspective de son éventuel usage « civique » – cette tentation funeste éternellement menaçante, et qui n'est jamais absente des tardives reconnaissances qu'une société ou un ordre politique consent à accorder à ses artistes. Nous savons trop le danger, sinon la menace que représente pour l'art son instrumentalisation, au nom des impératifs sociaux, moraux, politiques ou culturels que notre époque approuve sans distance.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'œuvre de Glissant a pu être maintes fois qualifiée d'aristocratique. Car c'est jusque dans l'aigu de ses propositions ou le tranchant de ses choix qu'elle revendique l'opacité comme un fait et une valeur – une valeur autant esthétique qu'éthique, puisqu'elle répond, du point de vue de l'œuvre, à une condition objective dont il importe d'avoir pris la mesure : l'opacité provient, d'abord, des choses, et du tissu de relation(s) qui se noue (s'est noué) entre elles. Une écriture qui a choisi d'affronter une autre opacité, celle du Monde, n'a pas à céder aux illusions de la transparence – même si notre époque y succombe aisément. Car il s'y cache le pire des leurres – celui qui promet (et garantit) la compréhension par une relation d'équivalence entre les signes et les références, selon les lois de la ressemblance et les modalités de la reconnaissance instantanée. Il y a là méprise, illusion, et sans doute condescendance vulgairité de la part de ce qui considère du dehors le « monde » de l'art et de la pensée, le temps (ou l'acte) de création, au regard des projets voués à la reproduction et à la reconduction de l'ordre même des choses. La conscience quelque peu altière qu'un artiste comme Glissant peut avoir de sa propre souveraineté n'y a jamais consenti. Mais plutôt qu'un paradoxe, il me plaît de voir dans l'éclat biseauté de cette notoriété un reflet de la position d'excentricité qu'a délibérément choisi d'occuper, dès ses premiers textes, celui qui a engagé toute son œuvre contre l'idée qu'un Centre puisse continuer d'être affirmé comme principe hégémonique et absolu.

Dans le dialogue qu'il engage très tôt avec les œuvres de Saint-John Perse ou de Segalen, Glissant trouve un écho puissamment allégorique de ce que sera son propre parcours, jusque dans le détail d'une existence faite d'allers et retours constants entre les pays où il a été amené à vivre durablement et la Martinique. Il y a dans la configuration de cette existence une telle volonté, ou désir, d'embrasser le Tout du Monde, qu'il paraît naturel que toute la pensée de son auteur soit orientée à l'éprouver d'abord

comme une expérience littéralement *décentrante*, comme un appel indéfiniment relancé et relayé par les propres sortilèges de ce Monde – mirages d'une beauté fugitive, ou éclats d'un instant dont l'écrivain sait, en quelques pages, relever le défi et nous en donner la promesse. Le biographique ne nous revient, à nous lecteurs, que sous la forme d'une allégorie des destinées plurielles que le Monde pris dans sa totalité propose comme possibles.

L'appel du Monde, le goût pour le Divers, l'errance pérégrine dessinent donc autant de constellations singulières, qui jettent un éclairage particulier sur la relation que Glissant entretient à la Martinique, où ses retours ressemblent plus à des escales qu'à une manière d'établissement durable ou définitif. Engagée sous le signe du départ du pays natal et non d'un retour, l'œuvre de Glissant fait du voyage, de l'errance et de l'exil l'emblème de toute expérience où puisse se déterminer de manière précise le rapport problématique au Monde. Car le « Monde » est aussi bien cet espace où s'exerce une domination sur des territoires fixés et délimités par l'arpentage qui en aura été fait que l'indéfini des étendues ouvertes, appelant à d'autres déplacements que ceux qui s'inscrivent, fléchés, sur les cartes des conquêtes et des migrations successives. Aussi, le retour à la Martinique ne relève nullement chez lui de ce cliché persistant qui en fait des retrouvailles. Les figures rassurantes des lieux familiers de l'enfance que la communauté rassemblée aime à ressusciter sont absentes. Et cela ne vaut pas pour le seul *Soleil de la conscience. Le discours antillais*, œuvre écrite sur plusieurs années, et publiée bien plus tard (en 1980) témoignera de nombreuses dissonances entre le regard que l'écrivain porte sur la Martinique des années 70, et ce que cette conscience commune lui renvoie (ou accepte de s'entendre dire).

C'est ainsi qu'écrire *des Antilles*, ou à leur propos, signifie parfois avoir à s'en éloigner, si la condition mise à leur appréhension véritable était, dès le début, de « naître au monde » : Naître au monde est d'une épuisante splendeur. Et pour qui veut garder témoignage de cette naissance, il est un temps d'ouverture chaotique, de

pressentiment anarchique de l'histoire, de mâchage furieux des mots, de saisie vertigineuse des clartés qui, cependant qu'on naît à soi, vous balancent au bel avant du monde. [...] Dehors, c'est la vérité française s'opposant à la mienne ; par cette alliance révélée d'un contraire à son autre, dont on sait que toute vérité est la consommation dialectique.<sup>13</sup>

C'est par ce jeu entre un point d'ancrage jamais démenti – le lieu originel ou d'identification, mais non d'assignation – et une ouverture (un abandon ?) à l'allant du Monde, que la démarche poétique de Glissant rompt singulièrement avec les figures jusque-là recon- nues pour entrer en littérature – du moins, dans le contexte qui est jusque-là le sien. On s'attendrait que, venant des Antilles, il en fasse d'abord le tour et qu'il s'en charge, même à distance – tour à tour greffier des actes obscurs et mémorialiste d'une geste oubliée. C'est une question à laquelle lui-même s'affronte sans se dérober :

Aux Antilles, d'où je viens, on peut dire qu'un peuple se construit. Né d'un bouillon de culture dans ce laboratoire dont chaque table est une île, voici une synthèse de races, de mœurs, de savoirs, mais qui tend vers son unité propre. Cette synthèse, telle est en effet la question, peut-elle réussir une unité ? Pourra-t-on observer, puisque maintenant ces problèmes intéressent la science de l'homme, observer sur le vif *le travail de l'être se suscitant lui-même, et naissant de sa propre volonté* (argile qui s'alloue, sans démiurge, son souffle) ?<sup>14</sup>

Toute filiation ainsi expédiée d'une rature, l'œuvre ne s'autorise que d'elle-même : elle rompt d'emblée avec le poids des circonstances, le bénéfice des héritages, la continuité rassurante des généalogies intellectuelles. On a rarement congédié plus abruptement le devoir de reconnaissance, comme l'inscription de l'œuvre à venir dans des traces empruntées. Celle-ci s'est donc engagée très tôt dans le sillage du départ et du déport – attendant de cette errance au gré du Monde, et de cette ouverture à l'indéfini des espaces inconnus qu'ils révèlent à la conscience poétique les mille nuances d'une naissance affirmative à la splendeur du Monde. La connaissance escomptée ne peut que réverbérer la conscience et d'appar-

<sup>13</sup> SC, p.21.

<sup>14</sup> SC, p.20-21 ; je souligne.

tenir à un lieu, et de ne pas coïncider pleinement avec ce qu'il a pu en observer. Il s'ensuivra quelques conséquences non négligeables : le Monde est une aventure qu'il convient d'accueillir. Le voyage en Europe est pensé comme enrichissement, accroissement de tous les termes constitutifs d'une expérience et d'une pensée vécues à part égale. Les figures attendues, comme le dol que représenterait l'exil, ou la perte des repères fournis par l'expérience de l'île, sont délibérément absents des premiers textes de Glissant. Son œuvre se refuse à toute nostalgie de l'enfance. Ce n'est pas que l'écrivain se refuse à la célébration de la beauté – mais celle-ci se manifeste dans l'éclat d'une présence active et suffocante, plutôt qu'elle n'opère par le détour sépia du souvenir attendri. Il y va d'un rapport de forces entre les composantes du monde et celles de l'Œuvre, qui suppose plusieurs traversées entre l'individu et sa communauté, entre les parties du « monde », entre les régimes de langage et de pensée :

Toute la *force diffuse* du monde ne peut rien à l'Expression, si tu n'as pas nagé de cette rive à cette autre, puis enrichi ton silence sur la nouvelle grève. L'imagination est partagée, ne peut que soutenir un élan commun ; elle est cependant tributaire du silence, qui est d'individu. Et la force diffuse, chacun peut la fixer, mais il faut que ce soit à partir d'une générosité de tous. Et l'élan commun, chacun peut le soutenir, mais après qu'il aura réalisé en lui, concrète, la force, une ici et maintenant ; après qu'il aura enfoncé dans l'événement puis traversé le silence. Oui *l'individu se désunit à être radicalement sauf du commun* ; et l'imagination, sa puissance la plus évidente, historiquement déjà, est d'enrichir en chacun la volonté de tous, et de tout.<sup>15</sup>

Mais s'il y a à se désunir pour demeurer « sauf du commun », une telle affirmation, véritable profession de foi poétique, n'invite pas à entretenir un rapport fusionnel avec le monde de la communauté d'origine, pas plus qu'il ne favorise une adhésion affective réciproque. L'écrivain multiplie les marques de distance, empêchant toute identification naïve de son lecteur aux figures convenues du bréviaire local. Il n'est pas jusqu'aux écrivains proposés en écho à sa démarche qui ne trahissent quelque distance altière de

<sup>15</sup> SC, p.33 ; je souligne.

la part de celui qui citera plutôt Segalen, Mallarmé, Faulkner ou Saint-John Perse qu'un de ses contemporains. Conscient très tôt des moyens qui sont les siens, l'entrée en littérature de Glissant se fait sous le signe peu équivoque d'une prise de parole qui interdit précisément toute *familiarité*. L'excentricité est donc bien chez Glissant affaire de position. Elle se laisse déduire de ce que l'œuvre nous suggère souvent dans l'incise ménagée par une confidence, où se devine le tremblement de la voix intime, plutôt que dans l'assurance des certitudes fichées. Elle se tient au croisement du commun et du singulier, dans ce dialogue parfois possible, souvent tendu, que tentent de maintenir la communauté et l'individu, qui ne se noue qu'elliptiquement au point mystérieux où le commun de la communauté, n'imposant pas silence au singulier, permet à sa parole d'advenir. Parfois il arrive qu'elle finisse par l'entendre, y reconnaissant un peu de la vérité que le poète aura su accueillir.

### 3. EXCENTRICITÉ, EXCENTRATION, DÉCENTREMENT

Alice Cherki nous rappelle, dans son livre sur Frantz Fanon, que celui-ci se méfiait de ceux qu'il appelait des « normopathes » : ces dangereux naïfs n'ont aucun doute quant à leur adéquation spontanée à des normes, qu'ils interrogent d'autant moins qu'ils ne peuvent soupçonner un seul instant qu'elles ne soient pas l'expression immédiate d'un ordre « naturel ». Ce qui intéresse alors Fanon, c'est de confronter en un saisissant monologue le point de vue aveugle de la « norme coloniale » à la pathologie que cet ordre imprime sur les corps et les esprits. De cet effet de structure – qui vise à produire la configuration d'une représentation générale du Monde par la défiguration/refiguration de ses catégories initiales, Glissant retiendra quelque chose d'important lorsqu'il discutera de la pertinence des catégories de « société morbide » ou « pathologique », appliquées aux sociétés antillaises. L'image d'un centre saisi (ou dessaisi) dans son décentrement même caractérise bien la position que Glissant observe à son égard. Elle

convient à une pensée qui ne cesse d'interroger latéralement et transversalement les cadres habituels dans laquelle elle a été préalablement formée. Une pensée excentrée, « c'est une pensée qui questionne la légitimité de l'appropriation, celle de l'extension et de l'expansion, une pensée qui, informant la notion de centre et périphérie, contribue à constituer toutes les périphéries en centre et tous les centres en périphéries d'autre chose. »<sup>16</sup>

La critique du Centre et de la relation duelle qui se construit entre celui-ci et sa ou ses périphéries est donc inséparable d'une reformulation par le penseur d'un mouvement plus large, dans lequel il s'inscrit, qui vise ce qu'il appelle rapidement le « projet même de l'Occident ». Ceci conditionne son refus philosophique de l'Un, de la pensée de système, comme sa méfiance envers toute hiérarchie qui gouvernerait subrepticement notre relation spéculative à l'autre, en imposant une mutilation de l'infinie richesse de l'expérience. Chez lui, le rapport à l'Universel consiste moins, comme chez Césaire ou Fanon, à le reprendre *malgré* sa compromission avec les aspects racistes des systèmes de pensée légitimant le colonialisme, qu'à en creuser la critique déjà engagée contre les légitimations aveugles d'un rationalisme transformé en idéologie. Affaire de génération, peut-être : le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, ou bien *Peaux noires, masques blancs* de Fanon sont d'admirables réponses au point nodal qui articule un certain usage de la rationalité au racisme, et qui donne au colonialisme français la trame particulière de sa légitimation idéologique. Mais Césaire, comme Fanon, se débat contre cet Universel galvaudé pour en sauver la teneur de vérité. La fin du *Discours*, tout comme les dernières pages du premier livre de Fanon sont en ce sens une façon de reprendre aux Européens l'Universel que leur pratique coloniale avait irrémédiablement compromis et abîmé, de leur en retirer le monopole pour en reprendre la signification,

<sup>16</sup> Édouard Glissant, *Les Entretien de Bâton Rouge*, Paris, Gallimard, 2008, p.129. (Dorénavant, *EBR*)

en lui aménageant un nouvel espace de pensée qui soit l'indice de son renouveau.<sup>17</sup> Glissant est passé à une autre phase du rapport critique que la rationalité confrontée à ses propres limites entretient avec elle-même. L'accent est dirigé contre l'Universel généralisant, ainsi que sur les généralisations hâtives, constructrices d'entités grossièrement découpées et vite imposées. On devine qu'il a retenu les critiques que Lévi-Strauss formule contre cette illusion consécutive à une faute de logique, qui consiste à prendre la partie pour le tout.<sup>18</sup> Le discours de Glissant s'inscrirait alors dans la tradition d'une approche critique qui met à jour l'impensé de la rationalité ou les points aveugles que celle-ci perpétue.

Que s'agit-il d'entendre, alors, par excentricité ? En premier lieu, rien moins que l'écart mis par lui (ou tant d'autres de sa génération) vis-à-vis du Centre, qu'il soit posé comme celui des références indiscutées, des « Normes » soustraites à toute discussion décisive, ou plus classiquement, comme le lieu d'où s'exerce le pouvoir politique dominateur. Il s'agira alors d'entendre cette excentricité comme une ex-centricité de principe, une *ex-centration*, aimerait-on dire, pour la distinguer d'une décentration qui opère à partir du Centre. Or Glissant n'a pas à se décentrer. Se tenant à la périphérie, il appartient à un univers que son seul éloignement du Centre suffit à caractériser. Mais écartons d'emblée ce qu'il y a de psychologiquement réducteur au sens usuel accordé à ce terme. Car en un second lieu, l'excentricité renvoie à une position qui fait de l'écart le mode privilégié de sa subjectivation, lorsque celle-ci ne s'accorde pas au focus moyen qui règle la plupart des visées pour en déterminer le mouvement d'ensemble. L'*excentricité* est alors affaire personnelle ; elle renvoie d'abord à la singu-

17 Voir Gary Wilder, « Race, raison, impasse. Césaire, Fanon et l'héritage de l'émancipation. » in P. Weil et St. Dufoix (dir) *L'esclavage, la colonisation et après...*, Paris, P.U.F., 2005 (dorénavant, *ECA*). Un texte expose magnifiquement cet écart thématique pris à l'égard de ce moment antérieur de la critique de l'Universel, c'est le chapitre « Soleil de la conscience » de *L'Intention poétique*, n.b. pp. 27-29.

18 Le texte canonique de Claude Lévi-Strauss se trouve dans *Race et histoire*, qui date de 1952, et a été intégré ensuite dans *Anthropologie structurale deux*.

larité réelle, mais non amendable de son auteur. Dès *Soleil de la conscience*, Glissant revendique une singularité qui l'isole doublement, tant au regard des formes attendues et convenues dans le monde littéraire français, que de ce qu'il partage avec l'ensemble des membres de sa communauté d'origine (lieu et génération confondus). La façon dont Édouard Glissant prend la parole en tant que poète est peut-être encore plus *saisissante*, cinquante ans plus tard, si l'on mesure tout ce qu'il avait à affronter – à savoir un double impératif, politique et social, qui prévaut alors dans le petit monde des étudiants originaires des Colonies, comme dans la conscience sociale diffuse des Antilles françaises. Le temps des études n'est-il pas une parenthèse qui doit finir par se clore avec le retour au pays, et l'*ensouchement* de celui qui s'y installe – « âge d'homme » oblige ? Or, bien qu'il connaisse et reconnaisse tout cela – l'œuvre elle-même en témoigne, et le credo anticolonialiste s'y devine au moins aussi fort que l'atavisme de la demande familiale et sociale est suggéré –, il affirme en des termes volontairement ambigus « être engagé à une solution française ».

L'expression est pour le moins curieuse, ou inattendue. Mais avec la conscience très vive que son cas ne peut être généralisé à ses compatriotes, Glissant consigne de façon extrêmement concise les termes particuliers sous lesquels il entreprend de concevoir son cheminement personnel, qui tient avant tout à la singularité d'un engagement dans l'écriture. L'étrangeté de la première page de ce « voyage à l'envers », selon la très juste caractérisation qu'en livre Romuald Fonkoua dans l'essai qu'il consacre à Glissant<sup>19</sup>, me frappe de plein fouet, moi qui la relis aujourd'hui en lui faisant croiser toutes celles qui suivront ensuite :

Venu de la Martinique (qui est une île de la ceinture caraïbe) et vivant à Paris, me voici depuis huit ans engagé à une solution française : je veux dire que je ne le suis plus seulement parce qu'il en est décidé ainsi sur

19 Romuald Fonkoua, *Essai sur une mesure du monde au XX<sup>e</sup> siècle, Édouard Glissant*, Paris, Honoré Champion, 2002, pp.33-44.

la première page d'un passeport, ni parce qu'il se trouve qu'on m'enseigne cette langue et cette culture, mais parce que j'éprouve de plus en plus nécessaire une réalité dont je ne peux pas m'abstenir. *Cas très individuel* dont nul ne saurait, à des fins diverses, faire un usage d'orientation plus général. [...] Je promène mon regard, depuis ce temps que j'ai dit, sur ces paysages de la connaissance française. Non comme le voyageur que n'attend de l'apparence des monuments que la quittance de son départ ; mais comme tel qui apprivoiserait le doute de savoir. Je devine peut-être qu'il n'y aura plus de culture sans toutes les cultures, plus de civilisation qui puisse être métropole des autres, plus de poète pour ignorer le mouvement de l'Histoire. Et déjà, *inscrite dans l'effort qui m'est particulier*, je ne peux plus nier l'évidence que voici, dont le mieux est de rendre compte de manière imagée : à savoir qu'ici, par un élargissement très homogène et raisonnable s'imposent à mes yeux, littéralement, *le regard du fils et la vision de l'Étranger*.<sup>20</sup>

La notation biographique consignée dans *Soleil de la conscience* est si rare que sa seule mention en souligne l'acuité. Il y a, d'emblée, quelque chose de si singulier dans cette déclaration qu'on risquerait de le manquer si on la jugeait rapidement à l'aune d'autres itinéraires, qu'ils soient marqués par la volonté d'un *retour* à (que ce soit aux origines, au pays natal, à l'authenticité), ou qu'ils se caractérisent par des engagements politiques plus immédiatement identifiables (ou simplement identifiés) aux formes connues du militantisme anticolonialiste. Rien ici n'atteste d'une familiarité ou d'une connivence avec ce dont ses contemporains témoignent quant au devoir de « rentrer » au pays natal – en le concevant comme un Impératif générationnel énoncé au nom d'un peuple, d'une histoire collective, d'une promesse de destin. Rien de tel, ici ; mais rien, non plus, qui s'y oppose.<sup>21</sup> Simplement, le premier

<sup>20</sup> SC, p.13-14 ; je souligne. On notera que c'est à l'occasion de la reprise par les éditions Gallimard de l'ensemble de son œuvre que ce texte, publié en 1956 aux éditions du Seuil, se voit intégré à la série des *Poétique*, et rétroactivement placé en première place des cinq volumes.

<sup>21</sup> L'expression « être engagé à une solution française » devait avoir quelque chose d'hérétique, dans ce milieu étudiant au nationalisme balbutiant. Mais je ne vois rien, dans ce texte, qui corresponde à la reprise conciliante de « symboles consensuels » à propos de l'identité en mosaïque que les Antilles cultiveraient à leur propos, contrairement à l'analyse que propose Chantal Maignan-Claverie dans *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, Paris, Karthala, 2005, p.372.

acte d'énonciation se fait sous le sceau d'une filiation complexe et énigmatique, que redouble la mention de l'étranger. Pour le *fils*, la filiation, à peine désignée, est élidée: de *qui* le fils hérite-t-il donc son regard ? Et sous l'invocation à l'étranger, faut-il entendre les Antilles, ou la France ? Et sur quoi la vision de l'étranger va-t-elle porter ses fruits ? Sur la France ? Ou, en retour indirect, sur le lieu dit Martinique ? Sur ce point indécidable, la page se clôt.

Reconnaissons-le : une telle formule est un abîme. D'ailleurs, elle intervient une deuxième fois dans *Soleil de la conscience*, comme s'il fallait, dans la redite même, deviner les difficultés, mais aussi les promesses d'un processus d'accommodation – accommodation de la vision, du regard, comme de l'angle à partir duquel écrire en son nom propre s'envisage. Car si le point retenu de la filiation fait signe vers la possible mise en forme d'une généalogie, encore que rien ne nous en soit alors révélé ou suggéré, celui de l'étranger introduit à une étrangeté si radicale qu'aucun système de coordonnées ne peut en régler l'ouverture. L'étrangeté de l'étranger n'est pas plus précisée que le fils n'est référé à quelque parent que ce soit – il y a juste deux instances ordonnatrices de la vision et du regard. Mais il nous manque leurs coordonnées pour anticiper l'angle d'attaque qui en réglerait l'exercice.

Le voyage a donc été un appel, et d'abord un appel du large, avant de se faire principe de découverte, moment dans un procès de connaissance où il s'agit de porter l'expérience à son comble. Car il y a différentes manières de voyager – Segalen les avait déjà épinglees en opposant le Marchand et le Touriste au Voyageur. On sait la place décisive que l'*Essai sur l'exotisme* de Segalen occupe dans l'œuvre de Glissant, qui le loue précisément pour le projet de constituer une esthétique du Divers. L'enjeu est d'établir les conditions d'une pensée qui soit apte à dire l'altérité du Divers dans des termes nouveaux, arrachés à la prose de l'Identique. Le Divers n'est pas seulement le différent, il est aussi l'hétérogène, ce qui vient rompre les mesures communes. Il s'agit donc d'un exotisme

redéfini, et rendu à sa condition véritable : s'espacer à son propre monde, en acceptant d'indexer son regard et sa perception sensible à d'autres mesures, quitte à faire l'expérience de la *non-mesure*, de la *sans-pareil*. Il n'est jusqu'au refus de Segalen de partager quoi que ce soit avec les Pseudo-exotes que sont d'autres écrivains-voyageurs comme Pierre Loti, qui ne convienne à Glissant. « Se faire exote » passera donc par l'acceptation résolue de se soumettre à l'empire du Divers (plus que du Nouveau), que le voyageur ou l'observateur ne peut appréhender qu'en abandonnant son centre de référence et son appareillage conventionnel de notions et perceptions.

Ainsi redéfini – et reconnue l'irréductibilité de l'expérience qu'il emporte avec lui –, l'exotisme ne promet un agrandissement du monde qu'à la condition d'un travail intellectuel et d'un abandon confiant à ce qui se manifeste. Il est impossible de faire l'économie de cette catégorie, malgré sa compromission avec le tourisme et le commerce, parce qu'elle se trouve prise dans une torsion politique des regards. Le sujet colonial est vu au travers du prisme que le goût du lointain imprime au regard du colonisateur, qui ne cesse de le voir confirmé par celui qu'il n'aime rien tant qu'observé de loin, tenu au loin. Mais la conquête par le sujet d'un authentique regard sur lui-même passe par la traversée de ce regard jeté sur lui. Comme si, pour s'en défaire, il devait apprendre à en éprouver le strabisme. De là, l'importance décisive pour Glissant de l'expérience de Segalen, et de sa volonté de parvenir à une saisie de l'exote, le lointain vu dans et par sa propre étrangeté – une étrangeté délivrée de cet apprêt aseptisant qu'est l'exotisme propre au visiteur pressé. L'exotisme selon Segalen est un mode d'accès contemplatif à la vérité d'un être dont l'unité s'enrichit de la conscience de sa diversité, d'abord incompréhensible parce qu'incommensurable. « L'Exotisme n'est donc pas une adoption ; n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on éteindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle. »<sup>22</sup> Aux conditions

22 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1978, p. 25.

mises par Segalen pour rendre possible un nouvel apprentissage du monde, Glissant acquiesce. Il en fait même un préalable absolu. Mais il modifie sur des points essentiels la conception que Segalen développe de l'exotisme, d'une part en considérant que c'est du divers que procède l'exotisme, et non l'exotisme qui y conduit, et d'autre part, en développant un « exotisme du dedans » capable de faire surgir, inattendu et révélé comme à lui-même, la beauté fulgurante d'un paysage qui aura été arraché au cliché du touriste et à la cécité que lui portent naturellement les habitants du lieu.

La transformation du regard est notée par Glissant comme une donnée irréversible. Elle fait du voyage une expérience fondatrice. Ce fut d'abord l'expérience d'un arrachement au tragique du quotidien laissé en amont, et l'apprentissage d'une nouvelle *mesure*, apte à suppléer les défauts de connaissance ; mais cela joue tout autant sur le cadrage qu'il opère vis-à-vis du Centre, qui ne se laisse pas circonscrire selon les coordonnées habituelles du dépaysement et de la nouveauté, ou selon les axes antinomiques de la Campagne et de la Ville, de la Modernité et des Traditions. Certes, Paris vaut ici comme lieu d'une décision existentielle, et non comme affirmation d'un territoire d'assimilation ou d'intégration dont les valeurs et les normes propres s'imposeraient de force (ou seraient élues par libre choix) :

Paris referme très vite sur l'arrivant, et pour un assez long sursis, les vastes ouvertures que chacun avait en lui et de loin préparées, déplacées. Cette ville se refuse autant qu'on la dénie, je veux dire dans les premiers temps. [...] Chacun se trouve dans sa chambre ; et combien cette situation (l'expression même) laisse penser à l'insulaire ou au tropical. *Le voilà, l'exotisme à rebours*. Il faut s'y mettre...<sup>23</sup>

C'est que le voyage affecte en retour sa propre perception du monde qu'il vient de quitter ; il est capable d'en appréhender l'écart, glissé entre ce qu'il paraît être aux visiteurs comme à ceux qui l'habitent sans le voir : « De fait, j'ai beau m'évertuer, je ne

23 SC, p.15 ; nous soulignons.

peux connaître cet appel exotique du nouveau que j'ai si souvent observé dans l'allure de nos visiteurs en sandalette. »<sup>24</sup> Inversement, l'insistance mise sur la découverte strictement sensible de la neige fait apparaître un vrai coup de force dans la démarche de Glissant, car c'est par là, aussi, que l'insulaire et le tropical soulignent en général leurs difficultés à s'intégrer, ou simplement à s'accoutumer. Par une étrange, mais savoureuse inversion de l'exotisme aliéné, la Neige, mais aussi les saisons, scandent les termes d'une expérience primordiale que Glissant distille en notations rapides, immédiatement converties dans la rhétorique du journal de voyage où seraient consignées les étapes d'un progrès et d'une transformation. C'est ainsi qu'il déjoue les motifs de l'aliénation et de la désorientation attendues. « L'hiver a ses séductions redoutables, dont il faut pouvoir se garder... » Certes. Mais cette banalité avouée dès le début du recueil se transforme en allégorie d'une phénoménologie de la conscience exilée qui apprend à arpenter, au travers du rythme régulier des saisons, une terre qu'il sait n'être pas sienne mais dont il apprend à tirer un enseignement vif de ce qui fonde l'impossible nouage du sujet exilé à la terre d'accueil. Ainsi la neige revient, telle une scansion rythmant l'apprentissage d'un divers plutôt que la soumission aveugle à un ordre imposé. « Avec elle je sors de l'indécis pour être porté jusqu'à l'extrême contraire de mon ordre. »<sup>25</sup> Et une page plus loin : « J'aime ces champs, leur ordre, leur patience ; cependant, je n'en participe pas. N'ayant jamais disposé de ma terre, je n'ai point cet atavisme d'épargne du sol, d'organisation. Mon paysage est encore emportement ; la symétrie du planté me gêne. [...] *Quand je posséderai vraiment ma terre*, je l'organiserai selon mon ordre de clartés, selon mon temps appris. Cela veut dire que la quête du vent libre (l'apprentissage de la terre) est chaos et démesure, paysage forcené, forêt sans clairière aménagée ; mais que c'est la Mesure (labours, semailles, récoltes) qui est la liberté. »<sup>26</sup>

<sup>24</sup> SC, p.23.

<sup>25</sup> SC, p.23.

<sup>26</sup> SC, p.25 ; je souligne.

*Soleil de la conscience* ne cesse ainsi d'engager une nouvelle relation à l'idée classique, sinon grecque, de la Mesure – même si c'est pour déjouer sa rassurante association, puisque la Mesure à conquérir entraîne avec elle une *démesure* de toute chose. Mais c'est à elle néanmoins qu'est bien suspendue l'intégralité du projet poétique et gnoséologique attaché à cette exploration du Monde. Son emploi est cependant à ce point conforme aux significations attachées à ce terme dans l'histoire de la philosophie qu'il atteste bien d'un usage très différent de celui par lequel militants ou intellectuels entreprennent alors de re-définir à la même époque leur rapport à la Métropole, comme à la périphérie d'où ils viennent.

Paris, quand on y tombe (pour moi ce fut par le trou gris de la gare Saint-Lazare) étonne à peine : tellement les arts de la reproduction, les entêtements monolithiques de l'Enseignement ou l'imagination courant les livres vous ont habitué à y entrer. [...] Mais déjà des amis sont venus, la lente cadence des saisons saisit l'être d'un rythme nouveau. C'est alors que se fait jour, par une sorte d'obscur sécrétion, la conscience du rythme qui vient signifier le rythme. *Car le retour périodique de l'hiver et de l'été est très propre à enseigner la mesure.* C'est-à-dire à accélérer, de manière vertigineuse, ce travail de conscience qui anime tout savoir-vivre. Voilà que l'éclair même de la vie se retourne et s'éclaire longtemps ; *la Mesure est de connaissance.*<sup>27</sup>

D'où une trajectoire qui ne peut reprendre le chant du retour sur le mode des retrouvailles, encore moins le lamento des déracinés, et cela quelle que soit la lucidité politique avec laquelle la nature coloniale de la relation à la France est éprouvée ou évaluée. Si c'est bien en France que le poète originaire de la Martinique modifie ses propres instruments de mesure, on le voit également reprendre en un tout autre sens la référence à ce qui oppose (scindant l'unité « nationale » du même coup) le monde des Tropiques à celui de la « France ». La Neige et le cycle des saisons deviennent l'emblème d'une nouvelle expérience sensible, prémices d'une cartographie dégagée de toute complaisance à l'endroit de l'Europe, de l'Occident, ou du Septentrion :

<sup>27</sup> SC; je souligne.

L'exotisme est bien mort, à partir du moment où la géographie cesse d'être absolue (c'est-à-dire, ici, limitée à elle-même) pour commencer d'être solidaire de son histoire qui est celle de l'homme. La confrontation des paysages confirme celle des cultures, des sensibilités : non pas comme exaltation d'un Inconnu, mais comme manière de se débarrasser de son écorce pour connaître sa projection dans une autre lumière, l'ombre de ce que l'on sera.<sup>28</sup>

Au regard des gestes littéraires précédemment reconnus – celui de Césaire, notamment, mais ce dernier n'est pas seul à l'avoir fait sentir, Glissant signale son entrée en littérature par son refus de souligner l'expérience d'un déracinement ou d'une perte. Dès le début, le vent, la mer, l'air sont de trop puissants appels pour l'ailleurs. On dira que c'est là posture de poète. Peu importe : cela tranche grandement avec ceux qui feront de l'expérience d'un séjour en France ou en Europe le symbole d'un mal-être ou d'une inadaptation foncière que seule une réacclimatation au territoire d'origine pourrait guérir. En cela, le cas de Glissant est vraiment très *individuel*, comme il le dit lui-même, et « Paris » devient ainsi le lieu symbolique d'une expérience de *désenracinement*. Il s'agit de fuir l'enfermement dans le territoire d'origine, de s'ouvrir aux souffles du divers qui scandent la rumeur du monde. Le plus important sera la révélation de la fausseté méconnue de la relation coloniale, qui persiste au-delà de la terre colonisée, et qu'accompagne la prise de conscience de la relation originelle de non-appartenance, de non-possession. *Quand je possèderai vraiment ma terre* : si, pour être dite mienne, l'appartenance implique possession, la propriété de celle-ci n'emporte-t-elle qu'un sens politique, ou personnel ? L'appropriation est peut-être plus complexe encore, si se devine en creux la possibilité d'un rapport qui soit tout de fausseté, ou d'inaccomplissement.

Le rapport de Glissant à Segalen peut donc en quelque sorte se circonscrire au travers de ces deux formules : « l'exotisme à rebours », « l'exotisme est bien mort ». Nulle contradiction,

<sup>28</sup> SC, p.83.

puisque c'est la possibilité d'un exotisme pris à rebrousse-poil qui correspond à cette opération d'ajustement du regard. *L'exotisme à l'épreuve de l'exote* : Paris (ou n'importe quel Centre-Modèle) perd de son coefficient d'étrangeté, pour se fondre dans la banalité du Commun. Mais inversement, la Mesure n'est plus rattachée à un lieu unique (l'unicité prétendue en garantissait la fonction de Centre).

#### 4. SOLITAIRE ET SOLIDAIRE

Ni cahier d'une fuite en avant, ni chant de la nostalgie brisée, *Soleil de la conscience* inaugure une œuvre engagée durablement sous le signe complexe de l'errance, et de la connaissance : « Mais le voyage n'a de sens qu'autant que le voyageur sait ce qu'il quitte et ce qu'il retrouve. Selon qu'il a été coupé de sa terre natale, en raison d'attaches profondes qu'il se sera créées dans le pays de son exil ; ou selon au contraire qu'il n'aspire à rien tant qu'à revenir dans sa « zone de plus grande aisance ».<sup>29</sup> La singularité d'Édouard Glissant se manifeste encore une fois exemplairement par le biais de cette formule ; il aura refusé de s'en tenir à l'assurance immédiate que procure la « zone de la plus grande aisance » à celui qui la maîtrise, et lui aura préféré la déstabilisation que promet, comme propédeutique à une meilleure et plus avisée Mesure, l'expérience pure de l'exploration.

S'il n'y avait ailleurs d'autres notations éparses de ce que le monde ainsi découvert est lui-même la proie de nouvelles démesures propices à l'expression d'un chaos indompté, l'on croirait que la venue en France coïncide pour Glissant avec celle de la vérité ou de la Connaissance. Pour une conscience enfin éclairée par les termes justes d'une scansion du Monde, le chaos est à dépasser, encore qu'il soit l'indépassable de l'expérience adolescente du monde : « Ce que je voudrais d'abord établir, c'est la

<sup>29</sup> SC, p.64 ; je souligne.